

objectera-t-on encore, avec Pascal, que « l'amour-propre est un merveilleux instrument pour nous crever agréablement les yeux ? » Ces moralistes sont d'étranges gens, dont le regard aigu pénètre jusqu'au tréfonds de notre âme. Toutefois il y a, dans la phrase de M. Brunetière, un mot qui me rassure, celui-là même que j'ai souligné : *guère*. Je me mets, tout de suite, à l'abri de cet adjectif bienfaisant. Accordez-moi que je suis dans l'exception — ce qui est toujours honorable — et je continuerai sans trop d'émoi.

Donc, pour la dixième fois, je viens vous parler de nous. Je le fais d'autant plus volontiers que je n'aurai guère à parler de moi, mais à peu près uniquement des autres. Et j'entremêlerai dans ma prose le moins de compliments que je pourrai : car j'ai toujours ouï dire que les compliments font plus d'honneur à ceux qui les donnent qu'à ceux qui les reçoivent.

Pourquoi, d'ailleurs, cette *Préface* ?

1° D'abord, pour remercier nos abonnés de leur charitable et bienveillant concours. Si on fait un discours, c'est d'ordinaire pour être écouté. On n'écrit, de même, que pour être lu, avec ou sans préface. Les purs artistes peuvent chanter pour Platon tout seul et pour les Muses : *Cane mihi et Musis*, disait Platon à je ne sais plus quel joueur de flûte (1). Encore tous ne s'accommoderaient pas longtemps de chanter dans un désert. Mais les revues, comme les livres, appellent les acheteurs. Que nos lecteurs veuillent bien ne pas nous ménager leurs encouragements actifs. Qu'ils veuillent bien aussi, puisqu'ils sont contents de nous, faire connaître notre œuvre dans leur sphère d'influence et nous gagner de nouveaux amis.

2° Pour remercier, ensuite, mes collaborateurs, professeurs ou anciens élèves de l'Université, qui, dès la première heure, m'ont activement secondé et me continuent, d'une façon si désintéressée leur aide précieuse. Quand j'ai besoin d'articles — ce qui arrive rarement — je n'ai qu'à frapper un coup discret à telle ou telle porte que je connais bien ; ou encore j'écris une lettre à d'anciens élèves qui nous sont restés unis par l'affection la plus délicate et la plus reconnaissante. La réponse ne se fait jamais attendre : l'article m'arrive, avec un sourire de l'auteur et un remerciement de ce que l'on a pensé à lui. Mais, le plus souvent, il vient sans qu'on l'ait réclamé : je tâche de l'accueillir avec la même bonne grâce et une double reconnaissance. — Ce que valent ces travaux, M^{sr} Mathieu voulait bien nous le dire en 1893. Vous me permettez — n'est-ce pas ? — de remettre sous vos yeux quelques lignes de sa lettre si spirituelle, qui fit lestement son « tour de France » : « ... En fondant ce recueil, vous tentiez une entreprise hardie et qui pouvait passer pour téméraire. Une revue de plus, dans un pays où les revues foisonnent ! Une revue de province, comme s'il était permis d'avoir de l'esprit hors de Paris et de sa banlieue ! Une revue de ces *Facultés catholiques de l'Ouest*, qu'on a souvent représentées comme des créations chétives, dues au caprice d'un évêque autoritaire et à l'infatuation d'un chef-lieu de département ambitieux !

(1) Cicéron, *Brutus*.